

Recherches sociographiques



Réal FORTIN, *Louise de Ramezay et son moulin à scie. Mythe et réalité*, Québec, Septentrion, 2009, 212 p. (Les cahiers du Septentrion.)

Sylvie Dépatie

Volume 52, Number 1, janvier–avril 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045865ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045865ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dépatie, S. (2011). Review of [Réal FORTIN, *Louise de Ramezay et son moulin à scie. Mythe et réalité*, Québec, Septentrion, 2009, 212 p. (Les cahiers du Septentrion.)]. *Recherches sociographiques*, 52(1), 192–194.
<https://doi.org/10.7202/045865ar>

des autochtones en Amérique du Nord à celle du Sud : pas de coercition de la part de la France, c'est strictement une affaire commerciale où chaque partie sort gagnante, tandis que la mentalité de l'Espagnol est celle du conquérant, pour qui il fallait à tout prix assujettir les autochtones, ces gens « inférieurs de sang impur » ! Or, les études plus récentes, sur les Hurons notamment, tendent à nuancer de tels énoncés : avec l'accord de la France, les jésuites auraient été par trop paternalistes avec les Amérindiens, les maintenant sous leur tutelle comme s'ils étaient d'éternels enfants.

Le chapitre intitulé « La mutinerie de Louisbourg en décembre 1744 » m'a particulièrement plu, peut-être parce que c'est un épisode que la plupart des gens, dont moi, connaissent moins bien. En fait, la mutinerie comme telle tient peu de place dans le récit. Ce qui est intéressant est de découvrir ce qu'est la vie militaire dans un poste où il n'y a pas moyen de fuir la dure vie que mènent les soldats des troupes de la Marine. Qui dit militaire dit hiérarchie : capitaines qui répondent à un état-major, mais aussi hiérarchie au niveau des soldats eux-mêmes, car le contingent suisse, des artilleurs, a des privilèges particuliers depuis au moins une bonne quinzaine d'années déjà, ce qui complique les choses (p. 190). Les qualités de conteur de Greer nous tiennent du début à la fin du récit, il fait constamment des allers-retours, ajoutant à chaque fois des détails supplémentaires, dessinant peu à peu une fresque sociale où populations civile et militaire sont aux prises avec la faim et le froid dans un avant-poste isolé ouvert aux intempéries et aux continuelles menaces de guerre.

Il faut lire Greer, mais il faut aussi lire les plus jeunes historiens qui traitent de la Nouvelle-France. Ils puisent à d'autres sources, abordent d'autres problématiques et voient la même réalité autrement.

Jeanne VALOIS

CEFAN,
Université Laval.
jeanne.valois@fl.ulaval.ca

Réal FORTIN, *Louise de Ramezay et son moulin à scie. Mythe et réalité*, Québec, Septentrion, 2009, 212 p. (Les cahiers du Septentrion.)

Le titre de cet ouvrage indique bien son sujet : il s'agit d'une monographie portant sur la scierie de la famille Ramezay, située sur la rivière des Hurons, un affluent de la rivière Richelieu, combinée à une analyse de la gestion des affaires familiales et des siennes par Louise de Ramezay, après la mort de ses parents. Le premier et le second chapitres sont respectivement consacrés à l'administration de l'entreprise forestière d'abord par Claude de Ramezay jusqu'à sa mort en 1724, puis par sa veuve Charlotte, jusqu'en 1742. On y relate des événements comme la

construction de la scierie par un prisonnier d'origine américaine¹, les associations avec divers partenaires pour son exploitation, les procès et conflits occasionnés par l'exploitation forestière des Ramezay. L'auteur s'attarde volontiers à l'aspect anecdotique des choses. Ainsi, le récit de l'assassinat d'un esclave noir travaillant à la scierie court sur près de 8 pages et le procès opposant Charlotte de Ramezay à Clément Sabrevois de Bleury occupe près de 14 pages. Après un tel luxe de détails, l'auteur conclut que Charlotte « aime écrire et argumenter » (p. 56), « [qu'] elle bouille [ait] d'impatience d'entretenir le débat » (p. 57) mais qu'elle finit par « sombre[r] dans la dépression » (p. 62). Voilà le jugement peu flatteur de l'auteur sur Charlotte. Que pense-t-il de Claude ? Après avoir cité certaines sources ne lui permettant pas de se prononcer sur la rentabilité de l'entreprise, il conclut néanmoins que Claude laisse un bel héritage mais sans doute réduit, en raison de ses goûts de luxe.

Le jugement de l'auteur est-il plus clément au sujet de Louise de Ramezay ? La réponse se trouve dans les deux chapitres suivants. Spécifions que, dans l'introduction de l'ouvrage, l'auteur pose une hypothèse : contrairement à ce qu'en dit l'historiographie, Louise de Ramezay ne serait pas une femme d'affaires hors pair car « quelques sources sembl[ai]ent m'indiquer qu'au contraire son obstination à vouloir exploiter coûte que coûte le moulin familial l'aurait lentement entraînée dans un gouffre financier sans fond » (p. 11). Et de fait, l'analyse que l'auteur fait de certains contrats de société ou d'association montre que Louise, plus qu'optimiste, accepte parfois de payer davantage que la juste part des investissements par rapport à la répartition des profits. Les nombreux procès qui semblent être la conséquence inévitable des associations d'affaires de cette famille révèlent aussi une administratrice souvent négligente. Mais, ici, il faudrait s'interroger sur la « logique de la source ». Pour tant de bévues administratives révélées par les procès, combien de gestes invisibles, posés au quotidien, pour assurer la bonne marche de l'entreprise ? La question vaut la peine d'être posée. Il n'en demeure pas moins qu'en 1763, Louise est incapable de rembourser à un marchand une importante dette datant de 1754. À partir de ce moment, les affaires de Louise vont de mal en pis. Il faut dire, et l'auteur le souligne, que les circonstances de la Conquête n'ont pas aidé la cause de Louise. Quant à la scierie, elle disparaît, du moins dans les sources, en 1782.

En conclusion, l'auteur examine les raisons de l'échec apparent de Louise de Ramezay. C'est le seul lieu où l'auteur entretient un dialogue avec l'historiographie, sans toutefois le préciser ouvertement. Ainsi, il rejette l'explication féministe voulant que Louise de Ramezay ait été victime de son sexe. Mais, il souligne que « la politique coloniale de la France restreignait les initiatives des colons » (p. 159). Cette affirmation passe-partout est étonnante dans le cadre d'une étude où les faits exposés sont loin de la soutenir. Au final, cependant, l'explication demeure

1. L'auteur n'a pu identifier ce dernier. Selon David JAFFEE (1999), il s'agit de Thomas Sawyer « enlevé par un parti d'Abénaquis avec son fils Elias, sur le site de sa scierie à Lancaster au Massachusetts, le 15 octobre 1705 ».

de nature psychologique. Si Louise a accepté d'engloutir de fortes sommes pour l'entretien du moulin de la rivière des Hurons, « est-ce parce que [...], durant son enfance, elle avait rêvé de poursuivre l'œuvre de son père ? » (p. 164). Et un peu plus loin, soulignant la diversité des activités dans lesquelles Louise a investi : « On a l'impression que le succès des premières années l'a enivrée de façon telle qu'elle ait voulu multiplier ses entreprises trop rapidement » (p. 164).

Reflétant une attitude vieillie au sujet de l'histoire, l'ultime message du livre est que, malgré ses insuccès, il vaut la peine de se souvenir de Louise de Ramezay car « un pays a besoin de personnes téméraires qui [...] se lancent dans des aventures avec détermination » (p. 164).

Sophie DÉPATIE

Département d'histoire,
Université du Québec à Montréal.
depatie.syloie@uqam.ca

RÉFÉRENCE

JAFFEE, David

1999 *People of the Wachusett. Greater New-England in History and Memory, 1630-1860*, Ithaca, Cornell University Press.

Stéphanie TÉSIO, *Histoire de la pharmacie en France et en Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 331 p.

Certains historiens traitent de sujets inhabituels, comme Stéphanie Tésio qui vient de publier une histoire comparative de la pharmacie en France (avec des données provenant principalement de Basse-Normandie) et en Nouvelle-France au 18^e siècle. L'historiographie canadienne et ses archives incomplètes n'a cette fois-ci pas à rougir devant les données concernant la France. En comparant des données inédites (revenus, vente de drogues, apprentissages), l'auteure parvient à dresser un remarquable portrait du monde médical en Nouvelle-France. L'histoire de la pharmacie n'est pas que celle des remèdes et des saignées : c'est également une histoire sociale. L'ouvrage contient ainsi trois sections : le métier d'apothicaire, sa pratique, puis son réseau social. Bien que les deux premières parties soient essentielles à la compréhension générale du métier, c'est surtout la dernière partie sur les relations entre la profession et le reste de la société coloniale qui suscite notre intérêt. Cette étude comparative vise à cerner la transmission du modèle pharmaceutique de la métropole à la colonie, à en saisir les différences et les similitudes ; on assiste ainsi à la naissance d'un système de soins et de santé qui très tôt se différencie de celui de la France.

De fait, en compilant salaires, formations, origines sociales et géographiques, l'étude dresse un portrait de ces hommes qui ont choisi le métier d'épicier, de médecin, de chirurgien, d'apothicaire et parfois plusieurs de ceux-ci. À une époque où même l'épicier pouvait fournir certains remèdes et ainsi se faire pharmacien, Tésio montre comment se forment peu à peu la réglementation et le travail